

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine de SAINT-EXUPERY

Lorsque Dieu joue de la flûte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 143-146

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Lorsque Dieu joue de la flûte...

C'était pendant la guerre civile d'Espagne, sur le front de Carabancel. Une poignée d'hommes, armés jusqu'aux dents, attendent l'heure d'attaquer, dormant d'un œil. Soudain, avant l'aube, ils apprennent que l'attaque est décommandée. Saint-Exupéry, envoyé spécial de Paris-Soir est là, parmi eux : il regarde, écoute et note.

« Si l'on nous avait envoyé deux ou trois brigades de renfort, et qu'elle eût un sens, cette attaque, alors tu aurais vu l'enthousiasme... »

Sergent, sergent... que fais-tu du don de la vie ?

Maintenant tu trempe ton pain dans ton café, sergent pacifique, et tu roules des cigarettes, et tu es semblable à l'enfant qu'on a relevé de sa punition. Et cependant, comme tes camarades, tu es prêt à recommencer cette nuit même les quelques pas après lesquels il n'y a plus qu'à s'agenouiller. Et je tourne et retourne dans ma tête la question que depuis hier je veux te poser : « Sergent, pourquoi acceptes-tu de mourir ? » Mais cette question est impossible à formuler, je le sais bien. Elle heurterait une pudeur qui s'ignore elle-même mais qui ne pardonnerait pas. Comment répondrais-tu ? par de grands mots ? Ils te sembleraient faux et ils sont faux. De quel langage disposerais-tu pour t'exprimer, toi, pudique ? Mais je suis décidé à savoir et je tournerai la difficulté. Je te poserai de petites questions qui n'auront l'air de rien...

« Au fond, pourquoi es-tu parti ? »

Au fond, sergent, si j'ai bien compris ta réponse, tu l'ignores toi-même. Comptable quelque part à Barcelone, étranger à la politique, tu alignais des chiffres sans te préoccuper beaucoup de la lutte contre les rebelles. Mais un camarade s'engagea, puis un second, et tu subis avec surprise une étrange

transformation : tes occupations, peu à peu, t'apparurent futiles. Tes plaisirs, ton travail, tes rêves, tout cela d'un autre âge. Là ne résidait point l'important. Vint enfin la nouvelle de la mort de l'un d'entre vous, tué du côté de Malaga. Il ne s'agissait point d'un ami que vous eussiez pu désirer venger, et cependant cette nouvelle passa sur vous, sur vos étroites destinées, comme un coup de vent de mer. Un camarade t'a regardé ce matin-là : « On y va ? — On y va. » Et vous y êtes « allés ».

Tu ne t'étonnes même pas de cet appel impérieux, qui te contraignit au départ. Tu acceptes une vérité que tu n'as pas su traduire en mots, mais dont l'évidence t'a saisi. Et, tandis que j'écoute ce simple récit, il me vient une idée que je garde d'abord pour moi.

Il me vient une image.

Quand passent les canards ou les oies sauvages à l'époque des migrations, il s'élève une étrange marée, sur les territoires qu'ils dominent. Les oiseaux domestiques, comme aimantés par le grand vol triangulaire, amorcent un bond inhabile et qui échoue à quelques pas. L'appel sauvage a frappé en eux, avec la rigueur d'un harpon, je ne sais quel vestige sauvage. Et voilà les canards de la ferme changés pour une minute en oiseaux migrants. Voilà que dans cette petite tête dure, où circulaient d'humbles images de mares, de vers, de poulaillers, se développent les étendues continentales, le goût des vents du large et la géographie des mers. Et le canard titube de droite à gauche dans son enclos de fil de fer, pris de cette passion soudaine dont il ne sait pas où elle le tire et de ce vaste amour dont il ignorera toujours l'objet.

Ainsi, l'homme qu'une évidence inconnue empoigne découvre dans leur vanité ses occupations de comptable, comme aussi les douceurs de sa vie domestique. Mais il ne sait point donner un nom à cette vérité souveraine.

Pour expliquer de telles vocations, on nous parle de besoin d'évasion ou de goût du risque, comme si ce n'était point ce goût du risque ou ce besoin d'évasion qu'il faudrait d'abord éclairer. On invoque aussi la voix du devoir, mais comment se fait-il qu'elle soit si pressante ? Qu'as-tu compris, sergent, quand tu fus troublé dans ta paix ? Cet appel qui t'a remué, tourmente sans doute tous les hommes. Qu'elle se nomme le sacrifice, la poésie ou l'aventure, la voix est la même. Mais la sécurité domestique a trop bien étouffé en nous la part qui pourrait l'entendre. Nous tressaillons à peine, nous donnons deux ou trois coups d'aile, et retombons dans notre cour. Nous sommes raisonnables. Nous craignons de lâcher nos petites proies pour une grande

ombre. Mais toi, sergent, tu les découvres dans leur laderie ces activités de boutiquiers, ces petits plaisirs, ces petits besoins. Ici ne vivent point des hommes. Et tu acceptes d'obéir au grand appel sans le comprendre. L'heure est venue, tu dois muer, tu dois prendre ton envergure.

Le canard domestique ignorait que sa petite tête fût assez vaste pour contenir des océans, des continents, des ciels, mais le voilà qui bat des ailes, méprise le grain, méprise les vers, et veut devenir canard sauvage.

Quand vient le jour où les anguilles doivent rejoindre la mer des Sargasses, tu ne peux plus les retenir. Elles se moquent bien de leur confort et de leur paix et des eaux tièdes. Elles vont leur chemin dans les labours, se déchirent aux haies, s'écorchent aux pierres. Elles cherchent la rivière, qui mène à l'abîme.

Ainsi te sens-tu emporté dans cette migration intérieure dont nul ne t'a jamais parlé. Prêt pour des noces dont tu ignores tout, mais auxquelles il faut bien que tu répondes : « On y va ? On y va. » Et tu y es allé. Tu es parti en direction d'un front de guerre dont tu ne savais rien. Tu t'es mis en route, nécessairement, semblable à ce peuple d'argent qui luit, à travers champ, en marche vers la mer, ou comme, dans le ciel, ce triangle noir.

Que cherchais-tu ? Cette nuit-ci, tu étais presque au but. Qu'as-tu donc découvert en toi qui était si près d'apparaître ? Tes compagnons, à l'aube, se plaignaient : de quoi ont-ils été frustrés ? Qu'ont-ils donc découvert en eux qui allait se montrer, et qu'ils pleurent ?

Que m'importe de savoir si cette nuit, ou non, ils ont eu peur. Que m'importe de savoir s'ils souhaitaient ou non que l'on décommandât le naufrage. Si même ils étaient prêts à fuir. Puisqu'ils n'ont pas fui. Puisqu'ils acceptent, cette nuit prochaine, de recommencer. Il est des départs d'oiseaux migrateurs qui s'engagent par vent contraire sur l'océan. Et l'océan se fait trop large pour leur vol, ils ne savent plus s'ils aborderont l'autre rivage. Mais il est dans leur petite tête des images de soleil et de sable chaud, qui maintiennent ce vol.

Quelles sont les images, sergent, qui gouvernaient ta destinée, qui valaient pour toi de risquer ton corps dans l'aventure ? Ton corps, ta seule richesse. Il faut vivre longtemps pour devenir un homme. On tresse lentement le réseau des amitiés et des tendresses. On apprend lentement. On compose lentement son œuvre. Et si l'on meurt trop tôt on est comme frustré de sa

provision : il faut vivre longtemps pour s'accomplir. Mais toi brusquement tu as découvert, à la faveur de l'épreuve nocturne qui t'a dépouillé de tout l'accessoire, un personnage qui vient de toi et que tu ne connaissais point. Tu le découvres grand et ne sauras plus l'oublier. Et c'est toi-même. Tu as le sentiment soudain que tu t'accomplis dans l'instant même et que l'avenir t'est moins nécessaire pour accumuler des richesses. Celui-là a ouvert ses ailes qui n'est plus lié aux biens périssables, qui accepte de mourir pour tous les hommes, qui rentre dans je ne sais quoi d'universel. Un grand souffle passe sur lui. Voilà qu'il est délivré de sa gangue, le seigneur endormi que tu abritais : l'homme. Tu es l'égal du musicien qui compose, du physicien qui fait progresser la connaissance, de tous ceux qui bâtissent ces routes qui nous délivrent. Maintenant tu peux bien courir le risque de mourir. Que vas-tu perdre ? Si tu étais heureux à Barcelone, tu ne gâches point ton bonheur. Tu as atteint cette altitude où toutes les amours n'ont plus qu'une commune mesure. Si tu souffrais, si tu étais seul, si ton corps n'avait point de refuge, voici que tu es reçu par l'amour.

Tiré de : *Un sens à la Vie*, NRF, Paris, 1967, pp. 136-142.